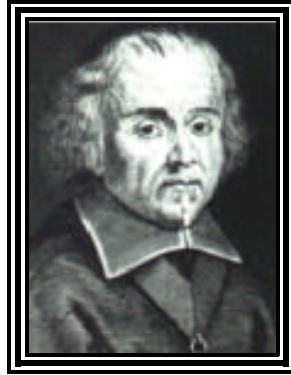


Antoine Godeau

DISCOURS SUR LES OEUVRES DE M. DE MALHERBE
(par Godeau, Évêque de Vence)
[1630]



Ce *discours*, placé en tête de l'édition de 1630, et que l'on retrouve dans presque toutes les éditions du dix-septième siècle, est le premier ouvrage d'un homme qui plus tard acquit une grande réputation. Antoine Godeau, l'un des habitués de l'hôtel de Rambouillet, membre de l'Académie française, évêque de Grasse et de Vence, avait à peine vingt-quatre ans quand il l'écrivit. Il n'y mit point son nom, qui parut, je crois, pour la première fois, dans l'édition de Ménage. – Suivant Nicéron (t. XVIII) et l'abbé d'Olivet (*Histoire de l'Académie*), le *Discours* fut publié d'abord séparément en 1629, in-4^o; mais je pense qu'il s'agit seulement d'un tirage à part. Godeau a fait d'assez nombreuses modifications à son texte dans l'édition de 1631, que nous allons suivre ici. Nous indiquerons en note les variantes de l'édition de 1630.

[p. 368]

Il y a beaucoup de personnes qui croient que la traduction est indigne d'un homme courageux, et que comme cet ancien philosophe ne permettoit d'aller prendre de l'eau chez son voisin, qu'après avoir fouillé sa terre jusques à l'argile, un esprit ne doit s'adonner à

expliquer les autres, que lorsqu'il se reconnoît incapable de produire quelque chose lui-même. Mais je ne saurois être de cet avis. Au contraire, il me semble que pour réussir en la version d'un excellent auteur, il ne faut guère moins de doctrine, de jugement, et d'éloquence, que dans les ouvrages d'invention. Malherbe, au pis aller, a les plus honnêtes gens de l'antiquité pour compagnons de sa foiblesse, si c'est en témoigner que de s'amuser à traduire; et je m'assure qu'il aime mieux être au rang de ces coupables, que parmi les innocents qui le reprennent. La plupart des comédies de Plaute et de Térence, dans lesquelles on trouve toutes les richesses et les beautés de la langue latine, sont de pures traductions grecques; et Cicéron, ce grand génie de l'éloquence, après lequel il me semble que l'on pourroit faillir impunément, n'a pas cru cette occupation ou inutile, ou indigne de son divin esprit, ayant fait les livres de Platon, de Xénophon, et d'Aratus, romains, qui sont de trop longue haleine pour s'imaginer qu'il n'en attendoit pas de gloire. Après lui, Messala

[p. 369]

s'occupa au même travail, et quelque délicate que fût l'oraison d'Hypéride pour cette fameuse courtisane Phryné, il fit avouer par les grâces de sa version que la copie n'étoit pas moins excellente que l'original. De siècle en siècle il s'est trouvé des hommes qui ne pouvant être riches tout seuls, ont fait part des trésors qu'ils avoient découverts dans Athènes, ou dans Rome, à ceux auxquels les affaires, l'âge ou les maladies ne permettoient pas d'aller puiser les sciences jusque dans leurs sources. Que si l'intention des interprètes, qui n'ont pas heureusement réussi en ce dessein, mérite quelque louange, comme sans doute elle en est digne, quel assez grand honneur pouvons-nous rendre aux autres, lesquels, comme s'ils étoient animés de l'esprit de ceux qu'ils nous expliquent, ne leur dérobent rien dans leurs beautés, et les font parler aussi agréablement que s'ils n'avoient jamais respiré un autre air que celui du Louvre? Le médecin qui découvre la vertu de quelque simple inconnu¹ auparavant est quasi adoré, et on ne fera pas de compte de celui qui renonce à ses plaisirs, néglige le soin de sa santé, oublie ses affaires, et met son esprit à la torture, pour enseigner

¹ Godeau a fait *simple* du féminin : «Quelque simple inconnue...»

l'obéissance aux sujets, la modestie aux souverains, et à tous l'art de vivre heureusement, par la bouche de ces hommes divins du temps passé, dans lesquels la nature a fait tous les efforts dont il semble qu'elle soit capable? Il n'y a que les ignorants qui se puissent imaginer que ce travail n'est aucunement pénible. Car comme chaque langue a ses délicatesses particulières, et chaque esprit son caractère différent, ou à raison du climat, ou à cause de l'inégale disposition des organes qui lui servent en ses opérations, ou par la diversité de la nourriture et de l'institution, il est besoin d'une haute suffisance, et d'une longue méditation, pour empêcher qu'un auteur ne paroisse ridicule sous des habits qu'il n'a pas accoutumé de porter. Mais s'il y eut jamais quelque notable diversité dans la façon d'écrire, elle se trouve sans doute entre la nôtre et celle des Latins, qui n'ont garde d'être si scrupuleux que nous, soit à éviter la répétition des mots, soit dans le rapport des comparaisons, dans l'observation de la suite, et l'usage des

[370]

métaphores. Leurs oreilles souffrent un style serré, et quelquefois rompu, ce qui nous seroit insupportable. Ils ont des façons de parler ou naturelles, ou imitées du grec, qu'un traducteur ne peut rendre sans faire un grand tour de paroles, et par conséquent sans affoiblir les pensées, dont la subtilité est souvent² renfermée dans les mots, s'il ne se consulte longtemps soi-même, et n'entend leur langue aussi parfaitement que la sienne. C'est pourquoi son principal dessein doit être de rendre le sens avec une exacte fidélité³, et ce seroit quelquefois une faute de jugement très-signalée que de s'amuser à la forme de l'élocution, chaque nation ayant ses goûts différents pour les grâces du style⁴, et ce qui excite l'admiration en un endroit, courant fortune de n'être pas souffert en un autre. Il ne faut point en chercher des

² *Souvent* n'est pas dans l'édition de 1630.

³ Godeau a supprimé ici, dans l'édition de 1631, un membre de phrase qui ne se trouve que dans l'édition de 1630 : «C'est pourquoi, *encore qu'il fût à souhaiter pour une plus grande perfection qu'à force de méditer sur son original, il en exprimât jusques aux moindres traits et qu'il prit même son style, néanmoins son principal dessein...*»

⁴ Var. (édit. de 1630) : Pour l'éloquence...

preuves plus éloignées que Sénèque. On peut l'appeler le plus illustre martyr que la philosophie ait jamais eu, et il semble que cet esprit qui faisait souffrir aux premiers chrétiens la cruauté des flammes et des tortures avec moins d'émotion que n'en avoient leurs juges à les regarder, est celui qui prononce par sa bouche ces courageuses exhortations à l'amour de la vertu, et au mépris de la mort. Il n'y a point de passion si véhémence que son entretien ne modère, de tristesse qu'il n'adoucisse, et de doutes dont il ne donne la résolution. Mais il faut avouer après cet éloge, que sa diction se sent beaucoup des vices de son siècle, où négligeant l'ancienne pureté de la langue, on s'étoit jeté sur les pointes; qu'il a fort peu de soin du nombre des périodes dans la plupart de ses livres, et qu'elles sont bien souvent détachées; ce que j'attribue à cette grande fertilité d'esprit qui lui fournissoit incessamment de nouvelles matières, et à la sévérité de cette vertu dont il faisoit profession, qui ne lui permettoit pas, à son avis, de s'arrêter avec tant de scrupule aux règles des orateurs.

[p. 371]

Mais nos oreilles sont aujourd'hui si délicates, et les plus puissantes vérités font si peu d'impression sur les esprits quand on ne les dit pas de bonne grâce, que jamais ancien n'eût sitôt lassé ses lecteurs que ce divin philosophe⁵, si Malherbe n'eût hardiment renversé ses périodes, changé ses liaisons pour faire la suite meilleure, retranché les mots qui paroissent superflus, ajouté ceux qui étoient nécessaires pour l'éclaircissement du sens, expliqué par circonlocution des choses qui ne sont plus en usage parmi nous, et adouci quelques figures dont la hardiesse eût indubitablement offensé les lecteurs. Un autre que lui ne se fût jamais servi avec tant de jugement et de retenue de ces libertés, absolument nécessaires pour bien traduire. Car s'il les prend dans les passages où sans elles il seroit indubitablement obscur, il s'attache ailleurs avec une fidélité si scrupuleuse à sa pensée et à la forme de son style, que si Sénèque revenoit au monde, je ne doute point qu'il n'ajoutât au nombre des plus illustres

⁵ Var. (édit. de 1630) : Quand on ne leur donne pas des ornements agréables pour leur plaisir, que jamais auteur n'eût sitôt...

bienfaits dont il parle dans ses livres, celui qu'il a reçu de Malherbe⁶ en une si excellente et si agréable version. Celle du trente-troisième livre de Tite Live, que l'on a mise après, n'est pas moins excellente; et si lui-même n'en avoit fait la préface, j'en toucherois un mot ensuite de ce que je viens de dire. Mais il a si judicieusement répondu aux objections que les critiques lui pouvoient faire, que ce seroit une témérité d'y vouloir ajouter quelque chose.

.....

[p. 382]

Les peintres qui veulent faire un excellent portrait, doivent s'étudier à exprimer

[p. 383]

sur la toile tous les traits du visage sur lequel ils travaillent; et il n'y a si petite observation de taches ou de rides qui ne fasse beaucoup à la ressemblance, en laquelle consiste la perfection de leur art. Il n'en doit pas être ainsi de ceux qui prennent les anciens auteurs pour leurs patrons; car ils doivent se contenter de prendre⁷ leur ordre et leur artifice, sans dépendre servilement de leur esprit, n'osant écrire que lorsqu'ils leur tiennent la main, et imitant leurs vices aussi bien que leurs vertus. Il faut quelquefois enchérir sur leurs pensées, et regarder ce que chaque nation goûte, pour ne heurter pas les oreilles, qui sont les premiers juges de l'éloquence, et ne pécher jamais contre la bienséance, sans laquelle toutes sortes d'ouvrages sont indubitablement ridicules. Malherbe, sachant de quelle importance étoient ces distinctions, les a rigoureusement observées. Il a aimé les Grecs et les Romains, mais il n'en a pas été idolâtre. Il s'est enrichi de leurs dépouilles, il s'est paré de leurs ornements, mais il les a changés auparavant avec tant de dextérité, qu'il faut avoir bonne vue pour les distinguer d'entre ceux qui sont à lui.

.....

Source : Godeau, Antoine, *Discours sur les Œuvres et M. de Malherbe*, dans M. L. Lalanne,

⁶ *De Malherbe* manque dans l'édition de 1630.

⁷ Var. (édit. de 1630) : De dérober...

DISCOURS SUR LES ŒUVRES DE M. DE MALHERBE, par A. Godeau

Œuvres de Malherbe, Paris, Hachette, t. 1, 1862, p. 368-371.